

Les cloches de Noël ¹

A mon père !

C'est chez lui, un soir de décembre, que Marcel du Moulin me conta cette histoire.

Chaque fois que, fatigué de la ville, j'allais passer quelques jours au village, je ne manquais jamais d'aller rendre visite à ce vénérable personnage. Depuis tout jeune, je m'étais senti pour lui de l'amitié. Il avait pour moi grande sympathie aussi.

Ce soir-là, j'arrivai chez lui au moment où il s'apprêtait à partir pour le collège du village où avait lieu une répétition de l'Echo du Risoud. A ma vue, il leva les bras.

- Eh ! bien, en voilà une bonne surprise.

Après m'avoir serré les mains, il enleva son manteau.

Il m'entraîna dans la chambre où sa femme, un instant plus tard, vint me saluer. Dehors il neigeait. Le petit poêle de fonte de Marcel du Moulin ronflait.

Celui-ci avait atteint la cinquantaine. Ses cheveux grisonnaient sur les tempes. Il avait un long visage complètement rasé, des traits taillés à la serpe. Il n'aurait pas été beau sans ses yeux où brillait une flamme d'une étrange douceur. Il parlait sans hâte. Il possédait l'accent des gens de son pays, cet accent qui donne à leurs récits tant de saveur.

Marcel du Moulin était un homme dévoué. On venait d'autant plus volontiers solliciter son aide qu'il semblait toujours heureux de pouvoir l'accorder. C'était lui qui, chaque année, avec Louis, le scieur, Jean et Pierre Rochat de l'Epine-Dessous, allait couper le sapin qui, la veille de Noël, était allumé dans l'église du village. Madame Christine, qui s'occupait des œuvres religieuses, se rendait chez lui quelques jours avant Noël et lui disait :

- Marcel, voudriez-vous aller chercher le sapin ? Ces dames aimeraient le garnir demain.

Et Marcel répondait :

- Vous l'aurez ce soir, Mme Christine.

C'est justement l'une de ces expéditions qu'il me conta ce soir-là au lieu d'aller chanter au collège du village.

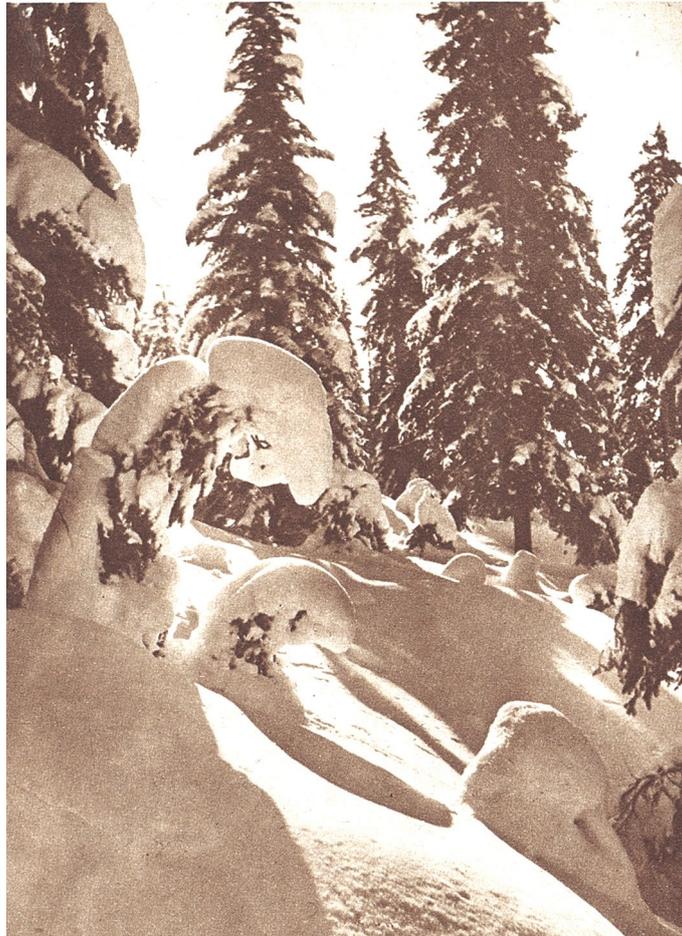
Sa femme allait de la chambre à la cuisine, apportait des bûches pour le poêle, mettait sur le feu une casserole d'aluminium, versait l'eau chaude dans la théière, déposait sur la table un plat de bricelets, prenait des bas dans une corbeille d'osier, tirait l'aiguille, laissait parfois tomber son ouvrage sur ses genoux pour écouter son mari.

¹ Conte tiré du journal Lectures du Foyer de décembre 1936. Les noms des personnages, tous étrangers à la région, ont été remplacés par des noms plus locaux. Idem pour les toponymes.

- Le 22 décembre de cette année-là, dit Marcel, il avait tellement neigé qu'on n'avait pas osé se mettre en route. Le matin du 23, pour sortir des maisons, il avait fallu creuser des tranchées devant les portes. Et la neige tombait toujours.

- Tu ne peux pourtant pas aller par un temps pareil, me dit Hélène, ma femme.

J'hésitais. Cet amoncellement de neige n'avait rien d'engageant. Il fallait pourtant le sapin et pour le lendemain soir.



- Attendons jusqu'à midi, proposa, Pierre de l'Épine, qui était venu s'informer du départ. Peut-être alors le temps sera-t-il meilleur.

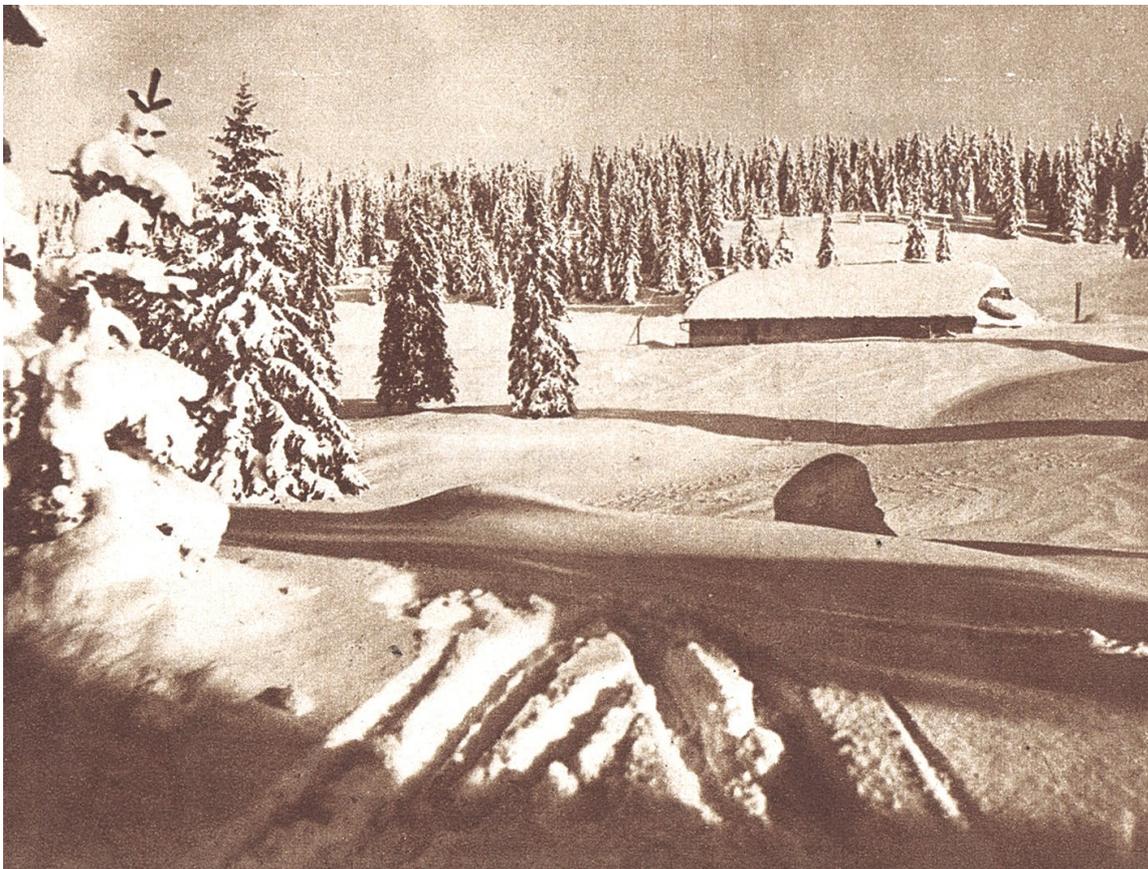
A midi, en effet, il ne neigeait plus. On partit, Jean, Pierre, Louis le scieur et moi. L'arbre marqué par le forestier James Rochat, se trouvait sur les hauts des Esserts, deux heures de marche depuis le village. C'était loin. Mais, en deçà des Esserts, la commune ne possède que deux montagnes où les sapins sont rares ; on ne les abat que si cela devient nécessaire. Sur les hauts des Esserts, par contre, il ne pousse que des sapins, et quels sapins ! Tu les connais.

C'était donc pour nous faire plaisir que le forestier nous avait offert l'un des magnifiques sapins des Esserts. Malheureusement, il n'avait pas pensé qu'il faudrait aller le chercher par un temps aussi affreux. Depuis plus de vingt ans que j'allais chaque année couper l'arbre, c'était la première fois que je trouvais tant de neige dans la forêt. De la neige légère, dans laquelle nous enfoncions

malgré les raquettes que nous avons aux pieds, de la neige que le vent avait accumulée ici et là, qui formait de véritables remparts qu'on escaladait avec peine ou qu'il fallait contourner.

Plus nous avançons et plus augmentaient les difficultés. Il nous fallut plus de deux heures pour atteindre le pâturage des Esserts. La citerne neuve, qui est au bas de la pente, était sous la neige. On n'apercevait plus que le sommet de son toit.

Puis on entra dans la forêt de sapins. Rien que des sapins. En hiver, quand la neige a caché tous les sentiers, fait disparaître toutes les aspérités du sol, quelqu'un qui n'aurait pas l'habitude des bois, s'y perdrait. Pourtant ce ne fut pas sans peine qu'on découvrit le sapin marqué. Heureusement, le forestier avait eu soin de l'entailler assez haut. Il avait eu soin aussi de me décrire minutieusement l'endroit où nous devions le voir. Il était près de quatre heures quand Pierre de l'Épine le désignait. Il faisait déjà sombre.



Avant de l'abattre, il fallut tout d'abord dégager le pied de l'arbre, creuser un trou dans lequel Jean Rochat qui maniait la pelle, disparut bientôt tout entier. Puis, Pierre de l'Épine se mit à donner de grands coups de hache dans le tronc, car la tranchée que nous avons faite était trop étroite pour que nous puissions nous servir de la scie.

Pendant que nous étions à ce travail, la nuit était venue, nuit d'encre. Le vent s'était levé. Il faisait dans les arbres un bruit semblable à celui d'une immense

cascade, mais d'une cascade dont la masse d'eau n'aurait jamais été la même. Il y avait des hauts et des bas. La voix s'enflait, puis se brisait, puis grandissait de nouveau. La neige courait sous les arbres, se collait à nos habits, à notre visage, nous aveuglait.

Le sapin coupé, on se mit en route. Nous avançons lentement. Il était difficile de se diriger. La piste que nous avons faite en venant avait naturellement disparu. Et puis il faisait tellement noir qu'on ne voyait pas à deux mètres devant soi.

Au bout d'un certain temps j'entendis la voix de Pierre de l'Épine, qui était derrière moi. Louis, le scieur, devant moi, soutenait le bas de l'arbre, et Jean, tout en arrière, la pointe. Pierre criait pour se faire entendre.

- Je crois, disait-il, que nous n'avons pas la bonne direction. Il faudrait prendre plus à droite. Oui, plus à droite.

On déposa l'arbre. Et voilà que, lorsqu'on voulut répondre à Pierre, on ne sut que lui dire. Sur ces Esserts qui nous étaient pourtant familiers, on se sentit tout à coup dépaysés. Nous ne reconnaissons plus cette forêt. Elle nous paraissait changée soudain. On en éprouva une étrange émotion et même de l'appréhension, de la crainte. Car enfin, il y avait là quelque chose de pas naturel.

Il y eut un long silence, après quoi Jean dit seulement :

- Tu crois ?

- Oui, répondit Pierre, il me semble qu'il faudrait prendre plus à droite.

Pierre ne paraissait pas convaincu. On le crut cependant. On lui dit de marcher devant nous. A trois, nous pouvions très bien porter l'arbre. Pierre nous guiderait. Il s'empara de nos outils et prit la direction qu'il avait indiquée.

Il y avait peut-être une demi-heure que nous marchions ainsi et nous commençons à reprendre confiance, quand notre guide, brusquement, s'arrêta. Pierre resta un long moment immobile. On le vit ensuite faire quelques pas à gauche puis à droite. Enfin il vint à nous, leva les bras et dit :

- Vraiment, je ne sais pas s'il faut aller par là.

On entendit à peine ses paroles, tant le vent faisait de bruit. Personne ne lui répondit. Nous étions anéantis. Nous avons peine à croire à notre aventure. Nous étions quatre hommes ayant l'habitude de la forêt et pourtant nous ne savions plus nous y diriger. Nous connaissions parfaitement les Esserts, et pourtant nous nous y comportions comme des gens qui n'y auraient jamais mis les pieds. Ce bois qui brusquement nous paraissait étranger semblait vouloir nous retenir prisonniers. Il y avait là quelque chose de diabolique qui nous faisait peur. L'étrange appréhension que nous avons déjà éprouvée peu auparavant nous gagnait de nouveau. N'étions-nous pas les jouets d'une force mauvaise ?

Je m'avisai soudain que j'avais froid. Pourtant, sur les conseils de ma femme, j'avais revêtu un maillot sous mon gilet, mon molleton et une blouse. Mais ce n'était pas le froid de la neige, ni le froid du vent qui me donnaient des frissons.

La violence de l'orage s'était encore accrue. Je n'avais jamais entendu le vent se lamenter de telle façon. On aurait dit une armée de chiens hurlant à la mort. C'était lugubre.

Il aurait fallu prendre une décision et nous en étions incapables. Nous ne pouvions demeurer là toute la nuit. Nous ne pouvions non plus continuer à transporter le sapin sans savoir où nous allions. Mais l'abandonner en cet endroit et par ce temps, c'était risquer de ne plus le retrouver le lendemain quand nous reviendrions, si nous pouvions revenir. Et puis l'eut-on même retrouvé que nous n'aurions pu arriver au village assez tôt pour permettre à Mme Christine et à ses amies de le garnir avant le soir. La fête de Noël n'aurait donc pu avoir lieu. Que faire ?

Nous étions anéantis.

Mais, au bout d'un instant, le vent parut se calmer quelque peu. Il criait moins fort dans les arbres. Et soudain, je crus distinguer le son d'une cloche. Était-ce hallucination ? Mais je vis que mes compagnons tendaient aussi l'oreille. Je ne me trompais pas. C'était bien le chant de deux cloches que je percevais, que nous percevions, les deux cloches de l'église du village.

Nous nous regardions, ne sachant que penser. Je vis un sourire poindre sur le visage Louis. Étions-nous si près du village ? Ce n'était pas possible, puisque nous n'avions pas encore quitté la forêt de sapins. Mais alors ?

Le vent n'était plus maintenant qu'un souffle léger. A vrai dire, l'orage ne s'était pas calmé, mais déplacé. Nous l'entendions encore gronder dans le lointain. Là où nous étions, tout était tranquille. Il n'y avait que ce carillon qui était si doux à nos oreilles.

- Ce sont nos cloches, dit Jean.

- Ce sont nos cloches, reprit Pierre.

Leur chant devenait de plus en plus clair.

- Ce son bien nos cloches, dis-je à mon tour.

Ce qui nous étonnait, ce n'était pas qu'on ait sonné les cloches au village. Voyant la tempête, Robert, le marguillier, les avait mises en branle, pensant ainsi nous venir en aide. Ce qui nous semblait extraordinaire, c'est que leur son vint jusqu'à nous. Mais, après tout, pourquoi pas ? Quand leur son est porté par le vent, on peut entendre les cloches de très loin.

- Elles sonnent de ce côté dit Louis.

Son bras indiquait une toute autre direction que celle que nous avions suivie jusqu'à maintenant.

- Grâce à Robert nous allons enfin pouvoir sortir de cette forêt, dis-je. Allons-y.

On remit le sapin sur nos épaules. Pierre n'avait plus besoin d'aller devant pour nous nous indiquer le chemin. L'arbre semblait plus léger qu'auparavant. Nous allions d'un bon pas. Il y avait maintenant de l'allégresse en nous, de la joie. Jean plaisantait. Pierre dit :

- Ce bon Robert ! Sans lui, tout de même...

- Ils auront leur sapin, dit Jean, un beau, et qui aura son histoire.

Les cloches sonnaient toujours. C'était vraiment merveilleux, si loin du village, d'entendre leur chant avec une telle netteté. Ce chant emplissait la forêt. Il semblait aussi l'éclairer. En effet, la nuit était moins noire qu'auparavant. Du moins là où nous marchions, Car, en dehors de l'endroit où nous nous trouvions, la nuit demeurait épaisse. Cela nous étonnait. Quand nous traversions une clairière, nous regardions le ciel. Il n'y avait là-haut ni lune ni étoiles. La clarté qui nous enveloppait ne semblait venir de nulle part. C'était une lumière discrète, qui nous accompagnait, qui ne chassait pas la nuit très loin, mais nous permettait de nous hâter.

Bientôt Louis, qui soutenait le pied de l'arbre et marchait en tête, eut une exclamation joyeuse !

- Voici la citerne neuve !

On traversa le pâturage des Esserts. On le traversa dans notre lumière. Nous percevions toujours le bruit de la tempête lointaine. Mais, sur nous, ne venait qu'un souffle de vent léger qui nous apportait le chant si doux des cloches.



Et puis vint l'autre forêt. Le sapin ne semblait pas avoir de poids. Nos pieds étaient légers. Une étrange allégresse nous donnait des ailes.

Les cloches chantaient toujours. Cela nous étonnait bien un peu que Robert sonnât si longtemps et sans interruption. Mais tant que nous n'étions pas rentrés, il pouvait nous croire encore en danger. Nous plaisantions gentiment le marguillier.

- Il n'aura jamais tant sonné de sa vie, disait Pierre.

- Il aura bien mérité son verre à boire, ajoutait Jean.

Nous allions quitter la forêt quand le carillon se fit plus faible. Les cloches semblèrent tout à coup s'éloigner, se perdre dans le ciel ; leur voix s'amenuisa ; elle s'éteignit au moment où, après avoir franchi un mur de pierres, on aperçut les lumières du village. On eut dit que Robert avait été mystérieusement averti que nous n'avions plus besoin de lui. Et la clarté qui nous enveloppait disparut aussi.

Alors, brusquement, la tempête s'abattit de nouveau sur nous. Le vent ramassa la neige pour nous la jeter à la face. Mais nous n'avions plus à craindre la tempête. Nous étions au but et nous avions le sapin.

Arrivés à l'église, pas de Robert. Nous aurions pourtant aimé le remercier tout de suite. Il ne nous avait pas attendus ; il ne savait peut-être pas le service qu'il venait de nous rendre. L'église étant chauffée, on déposa le sapin sur les bancs afin que la neige de ses branches pût fondre. On se souhaita une bonne nuit avant de se séparer.

A peine avais-je ouvert la porte de ma maison que ma femme accourut, tout agitée.

- Enfin ! c'est toi, Marcel, dit-elle. Ah ! comme j'ai trouvé le temps long. Voilà neuf heures. Depuis sept heures, je ne vivais plus. J'avais peur. La tempête était si terrible. Viens te sécher.

Elle me conduisit à la cuisine où le couvert était mis.

- Sans les cloches, dis-je, le sapin ne serait pas là et peut-être nous non plus.

- Sans les cloches ?

- Oui, si Robert n'avait pas fait marcher son carillon, nous nous en allions d'un tout autre côté.

- Comment ? Que veux-tu dire ?

- Eh ! oui, nous nous étions égarés. Si les cloches de l'église n'avaient pas sonné, nous n'aurions jamais pu retrouver notre chemin.

Hélène, la cafetière dans une main, oubliait de remplir ma tasse. Elle était figée d'étonnement.

- Eh ! bien, qu'as-tu ?

Elle finit par demander, d'une petite voix, presque craintive :

- On a sonné les cloches ?

- Pendant plus de deux heures, ma bonne Hélène. Tu n'as rien entendu ?

- Non. Pourtant je suis allée plusieurs fois à la fenêtre. J'ai ouvert la porte. Je n'ai entendu que le bruit du vent.

- Mais il n'a pas toujours soufflé, le vent.

- Depuis quatre heures, pas un moment il ne s'est calmé. C'était épouvantable.

Je pensai que la tempête s'était donnée surtout sur le village. Après tout ce n'était pas impossible. Et quand le vent secoue portes et fenêtres, quand l'orage heurte les murs, on entend difficilement autre chose. Et puis, il n'est pas toujours nécessaire d'être près pour en percevoir le son. Tout dépend de la force et de la direction du vent. Je me souviens d'avoir entendu sonner l'heure au clocher du village un jour que je coupais du bois à la Petite Dent, à trois kilomètres d'ici. Un autre jour, j'avais dit à Hélène : « Je vais au Crêt de l'Épine, préparer le champ pour la charrue. Ce n'est pas loin. Je reviendrai quand la cloche de midi sonnera. » Et bien, je n'entendis pas la cloche de midi.

Le lendemain, quand je me rendis à l'église pour dresser le sapin et le consolider sur son pied, j'y retrouvai Robert.

- Eh ? bien, merci, Robert, lui dis-je. Sans toi, le sapin ne serait pas là.

Robert hocha la tête et me dit doucement :

- J'ai déjà vu Pierre de l'Épine. Il m'a remercié comme toi. Mais je n'ai pas sonné. Non. Et personne n'a sonné. J'ai passé tout le soir à l'église pour la mettre en ordre pour aujourd'hui. Je l'ai quittée peu avant neuf heures. Je n'ai pas sonné et personne n'a sonné

- Mais nous avons entendu tes cloches !

- C'est possible.

Il hocha de nouveau la tête.

- Mais ce n'est pas moi qui les ai mises en branle, ni personne ici. Au village, personne ne les a entendues. Il n'y a que vous quatre.

Et comme je demeurais silencieux, Robert ajouta, d'une voix plus basse :

- Veux-tu que je te dise, Marcel ? ... Je crois que mes cloches ont réellement sonné, parce que vous aviez besoin d'elles pour vous diriger. Cela peut paraître étrange qu'elles se soient mises à chanter sans l'intervention des hommes et que vous n'ayez été que quatre à les entendre. Mais tout ce qui se passe ici-bas peut-il s'expliquer ? N'y a-t-il pas quantité de choses qui nous dépassent ? Ne sommes-nous pas environnés de mystère ?

Robert avait raison.

Sans l'appel des cloches, sans cette lumière qui nous enveloppait, nous accompagnait, assurait nos pas, nous n'aurions pu retrouver notre chemin. Le village n'aurait pas eu de sapin, n'aurait donc pas eu de fête de Noël. Mais Noël ne pouvait pas ne pas être fêté. Oui, il fallait que Noël fut fêté. Il fallait donc que les cloches vinssent nous chercher, nous aider à sortir de cette forêt où le diable semblait vouloir nous tenir prisonnier.

Jules-Jérémie Rochat.